

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES DERNIERS JOURS D'URBAIN RATTAZZI, par X. — BIBLIOGRAPHIE : CE QUE DISENT LES CHAMPS, par Mme la baronne de Mackau. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE

SOMMAIRE. — Pourquoi il faut arriver à Bagnoles au plus vite. — Les plaisirs de Bagnoles. — L'Album de M. Trépenne. — Les châteaux normands. — Les paysages de Domfront. — Le château de Lassay. — Le château de Canonges. — La tour de Ranes. — Le château d'Hautville. — Le château de Saint-Maurice. — Le château de Beauvain. — M. l'abbé Croquet. — Excursions aux environs de Bagnoles. — Un coucher de soleil dans les sapins. — Nos adieux à Bagnoles. — Les eaux thermales de Bagnoles. — Notre prédilection pour Dieppe. — La *Gazette Rose des Bains*. — Les Courses de Dieppe. — Un roman dans la mer. — Les souvenirs de Boulogne. — Tout Paris est en route. — L'ouverture de la chasse.

Tandis que Paris est en pleine canicule et que les chaleurs tropicales sont des plus insupportables, il en est tout différemment à Bagnoles-de-l'Orne. Il y a tant d'ombrages dans les beaux bois de sapins et tant de fraîcheur produite par le torrent de la Vée, que le soleil y est toujours le bienvenu, car il n'y fait jamais trop chaud.

C'est pourquoi tous ceux qui restent forcément à Paris, parce qu'ils n'ont pas de maux à guérir ou de maison de campagne qui puisse les abriter pendant la saison d'été, doivent faire leurs malles au plus vite et arriver ici pour se reposer et pour jouir d'un des sites les plus verdoyants et les plus pittoresques qui existent.

Les pays de montagnes, tels que les Pyrénées,

les Alpes, les Voges et la Savoie, sont très éloignés et nécessitent un voyage coûteux, tandis que Bagnoles-de-l'Orne n'est qu'à six heures de Paris, par le train de Granville, qu'on prend à neuf heures du matin à la gare Mont-Parnasse. A trois heures de l'après-midi, l'omnibus de l'établissement thermal fait son entrée triomphale sur la terrasse de Bagnoles-de-l'Orne. Ce n'est pas plus long que cela pour venir trouver de la fraîcheur, de la verdure et un bien-être complètement hygiénique.

Il est bien entendu que l'invitation que nous faisons ne regarde que les personnes qui aiment la campagne, les arbres et les promenades dans les bois. S'il prenait fantaisie à une Parisienne de venir à Bagnoles avec des toilettes de bal, elle serait obligée de les remporter telles quelles. On danse pourtant dans le salon de l'établissement thermal, mais en simples toilettes blanches, avec des bruyères et des fleurs naturelles dans les cheveux : c'est plus campagne et plus château. Il ne se produit à Bagnoles aucune excentricité de toilette. A quoi cela servirait-il ?... Toutes les châtelaines des environs se connaissent ; elles se réunissent à Bagnoles comme les Parisiens sur la terrasse de Dieppe.

Ce qui doit tenter les touristes et les amateurs d'une nature sauvage et primitive, c'est que Bagnoles de-l'Orne semble avoir été créé pour les

personnes qui se portent bien et qui ont des jambes de montagnards. Il faut toujours grimper pour parvenir au sommet de la montagne et des rochers, soit à pic, soit par des sentiers gradués et toujours escarpés. Il faut donc avoir le bâton ferré à la main pour faire l'excursion du *Roc-au-Chien*, dont la forme bizarre est composée d'un amoncellement de pierres de grès produit par l'éboulement d'un rocher. Il y a plus de cent ans que ce rocher s'est écroulé sur lui-même, avec un tel fracas que la terre a tremblé à dix lieues à l'entour. Ce *Roc-au-Chien* est groupé dans le parc de M. Goupil, le voisin de Bagnoles. Les deux parcs sont placés en regard l'un de l'autre et se font tableau et horizon. Le parc de M. Goupil est ouvert avec une hospitalité toute généreuse aux baigneurs de Bagnoles, qui varient leurs plaisirs et leurs promenades tantôt dans un parc, tantôt dans un autre.

On trouve à Bagnoles un très bel album illustré par M. Tirpenne, qui indique aux baigneurs les différentes excursions qu'ils peuvent faire.

Il est impossible de quitter Bagnoles sans avoir visité le château de Lassay, qui est bien certainement, dans le Maine, l'un des châteaux-forts les mieux conservés.

Du haut du donjon de Lassay, on aperçoit les imposants débris du château de Bois-Thibault et les restes pittoresques du château de Bois-Froult.

Le château de Bois-Thibault remonte au quinzième siècle. Il a successivement appartenu aux familles de Logé, du Bellay, du Martz, du Brossey; il appartient aujourd'hui aux de Tournelay, qui ont leur résidence ordinaire en Normandie.

En 1380, le château de Bois-Froult appartenait à une famille de ce nom, d'où descendent les de Médaillan, de Lavardin, Bucher de Chauvigné. Il a été réuni par héritage à la terre de Lassay, et n'est plus aujourd'hui qu'une dépendance de ce domaine.

On va aussi à Domfront, la vieille ville, la vieille citadelle, la vieille capitale du Passais, qui n'est plus aujourd'hui qu'une sous-préfecture du département de l'Orne. De cette ancienne place forte, édifiée en 1014, sur le sommet d'un roc de grès, par Guillaume I^{er}, comte de Bellesme et d'Alençon, il ne reste plus qu'un pan du donjon colossal, entièrement envahi par des lierres centenaires, qui en ont fait un double rempart de verdure, où tout le monde des oiseaux de Tousse-nel a établi ses nids et ses pénates. Mais de la plate-forme de ce donjon on jouit d'un panorama splendide, unique dans le monde entier, car il y a quatre paysages pour un, et quels paysages !...

On voit tant qu'on peut voir. L'un de ces quatre paysages va prendre un aspect tout nouveau, car nous y avons aperçu le tracé d'un chemin de fer qui doit passer par Domfront et rejoindre Mayenne.

Ce qui est non moins intéressant à voir comme souvenir historique, c'est le château de Canonges, la tour de Ranes, et la tour et le camp romain de Bonvouloir.

Le château de Canonges a conservé tout le prestige d'une ancienne demeure féodale. Il appartient aux descendants d'une des plus illustres familles de Normandie et de France, les *Leveneur*.

La porte d'entrée du château est un ravissant pavillon construit en briques rouges et noires disposées en échiquier avec beaucoup d'originalité. Il est flanqué aux quatre angles de tourelles aux toits aigus, et il date évidemment du commencement du quinzième siècle. Dans l'intérieur du château, on remarque particulièrement la chapelle; la chambre de Louis XI, qui y coucha en se rendant au Mont Saint-Michel, et la chambre de Marie de Médicis avec son oratoire, une véritable merveille de panneaux de peinture qui auraient grandement besoin d'être réparés.

La tour de Ranes appartient à Mme la princesse de Berghes.

Cette tour a une lugubre légende: c'est du haut de ce donjon que la fée Audaine, qui s'était éprise d'un jeune et beau seigneur de Ranes, se précipita, parce que celui-ci avait manqué à sa parole en prononçant devant elle le mot de *mort*. Elle ne l'avait épousé qu'à cette condition formelle. On montre encore l'endroit d'où elle prit son essor dans l'espace, la trace de son pied mignon, et, par les nuits de tempête, on entend encore sa voix plaintive répéter ces mots terribles: *La mort!... la mort!...*

Quant à la tour de Bonvouloir, elle remonte au quinzième siècle. Elle est parfaitement conservée, avec ses créneaux et ses machicoulis, et flanquée d'une petite tourelle qui la dépasse presque de moitié, et porte à son sommet une sorte de lanterne qui était bien évidemment destinée à observer les alentours.

Il y a encore à visiter le château de Conterne, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro; le château de la Bermondrière, à M. le comte d'Argentray; le château de Chantepie, à M. le marquis de Materre; le château d'Hauteville, à M. le marquis de Hauteville; et le château de Beauvain, à M. l'abbé Croquet, qui vient, malgré ses quatre-vingt-sept ans, dire tous les dimanches la messe dans la chapelle de Bagnoles-de-l'Orne. Mais il les porte si fièrement, ses quatre-vingt-sept ans, qu'il peut se rajeunir de vingt ans et n'en accuser que

soixante-sept, — et encore ! — Il y a des hommes de soixante-sept ans, moins droits, moins forts et moins robustes que M. l'abbé Croquet. Il y a bien, bien longtemps que le bon et digne abbé dessert la chapelle de Bagnoles. Il en sait bien long sur les environs et sur les baigneurs et baigneuses de distinction qui ont passé par Bagnoles. Sa conversation est une véritable chronique spirituelle et amusante, mais toujours bienveillante. C'est lui-même qui a été l'architecte de son château, qui est presque une légende, car ce château était de prime-abord une maison, qui fut léguée à M. l'abbé Croquet par M. le chevalier de Gosset, à la condition que cette maison reviendrait après sa mort à la famille Leveneur. M. l'abbé Croquet la transforma en château. Il pensa que le jeune Leveneur serait peut-être très heureux, un jour, d'y conduire sa jeune fiancée et d'échapper aux grandeurs de Canonges. Le château de Beauvain est pour ainsi dire un reliquaire en l'honneur des bienfaiteurs que M. l'abbé Croquet regrette et vénère et de la famille Leveneur. Tous les principaux faits d'armes des deux familles y sont inscrits en bas-reliefs. La petite chapelle du château est une merveille de sculpture et de peinture. M. l'abbé Croquet se complait d'année en année à embellir et à compléter son œuvre. Il vit avec la sobriété d'un chertreux pour entasser du linge et de l'argenterie dans ce château, aux armes des Leveneur. M. l'abbé Croquet n'est donc pas un homme ordinaire, c'est un grand cœur et une grande intelligence.

Peut-être s'imagine-t-on qu'après cette énumération de châteaux c'est tout ce qu'il y a d'intéressant aux environs de Bagnoles. Ah bien oui !... il y en a bien d'autres. La vallée d'Antrigny et les gorges de Villiers, où l'on va pêcher des écrevisses ; le château de Bois-du-Mûrier ; le château de Chevreis ; le château de Saint-Maurice, appartenant à M. le comte de Contades, qui y passe une partie de l'été avec sa jeune et élégante femme, fille du marquis de Moustiers, l'ancien ministre sous l'Empire ; la ferme de Dieufit, propriété de M. Givelot, député de l'Orne ; les rochers Bronlins, sites agrestes et sauvages rappelant un coin de la Bretagne ; les Forges de Cossé ; le château des Yveteaux, ancienne propriété de l'abbé Vauquelin des Yveteaux, précepteur de Louis XIII.

Le château d'O et le camp du Chatelier, auprès de Mostrée.

L'habitation de Charlotte Corday, à Corday, canton de Putanges.

L'abbaye de Loulay, près Demfront.

Le dolmen du Lys des Vallées.

Les pierres à crayon de Champsecret.

Les roches d'Orgères.

Le mont Margantin et le château de Montchauveau, propriété de M. du Mesnil de Montchauveau, membre du conseil général de l'Orne.

Le moyen de s'ennuyer, à Bagnoles, quand on a tout à voir. Le principal est d'avoir des jambes ou une voiture. Ne vaut-il pas mieux parcourir du pays et s'instruire, plutôt que d'écouter du matin au soir la musique d'un casino ? Il est sans doute très agréable de boire son verre d'eau en cadence, mais il est préférable, à notre avis, d'avoir autour de soi tout un écriin de châteaux normands à connaître et à visiter, et de véritables forêts qui parfument l'air de senteurs toniques et bienfaisantes.

Et pourtant nous allons quitter tous ces enchantements de la nature, dire adieu à ce magnifique bois de sapins odorants, dont les effets de lumière et de verdure ne sont jamais les mêmes. Un coucher de soleil dans les sapinières tentera bien le paysagiste Ségé. Les arbres se transforment, et le feuillage vert sombre des sapins se dore et s'éclaircit. Tous les rayons dorés et pourprés du soleil couchant filtrent à travers les branches et produisent l'éblouissement d'une fantasmagorie lumineuse. Ce coucher de soleil n'a pas la majesté grandiose du soleil couchant en mer, mais il est rayonnant et souriant. On dirait qu'avant de disparaître il donne ses derniers baisers d'amour à toute cette nature silencieuse, attentive et charmée.

Nous quittons donc Bagnoles en lui disant : « Au revoir ! »

Que tous ceux qui nient l'efficacité de ses eaux thermales viennent boire à ses sources miraculeuses, et ils seront convaincus de leur efficacité contre l'anémie, les douleurs rhumatismales et les maladies d'entrailles et d'estomac. Parfois les eaux de Bagnoles, pour mieux vous faire comprendre ce quelles valent et ce qu'elles sont, vous gratifient malicieusement de vieilles douleurs auxquelles vous ne pensiez plus, pour les faire disparaître à tout jamais. Il ne faut donc pas s'effrayer des douleurs qui se ravivent. C'est une preuve que les eaux agissent et opèrent. Consultez le docteur Joubert à ce sujet, il vous dira, selon votre tempérament, l'effet que les eaux vont vous produire.

Notre premier courrier sera daté de la mer. Granville est si près de Bagnoles que nous lui donnons la préférence cette année. Nous ne connaissons pas Granville, c'est un attrait de plus, et malgré nous Dieppe revient sans cesse à notre souvenir et à notre pensée depuis que nous avons projeté de lui être infidèle. C'est que nous aimons Dieppe du fond du cœur et que nous ne trouvons pas qu'aucune autre plage lui soit comparable.

Nous avons d'ailleurs à Dieppe des relations et des amis, sans compter ceux que nous rencontrons au jour le jour sur la terrasse. Mais si nous n'allons pas à Dieppe, la jolie *Gazette Rose* des bains fait chaque jour le voyage tout exprès pour venir nous trouver à Bagnoles. En recevant cette aimable gazette, qui porte nos couleurs, nous nous faisons parfois illusion et il nous semble, dans le bruissement du bois de sapins et le mugissement du torrent, entendre le bruit sourd et volcanique de la mer. Elle est donc là, tout près de moi, cette belle plage de Dieppe, avec son Casino oriental qui ressemble à une jonque chinoise ou à un palais de Téhéran. Si le Shah de Perse avait visité Dieppe, il eût remporté de nos plages maritimes un souvenir ineffaçable. C'est que Dieppe a tout pour lui, la plus belle plage du monde, des bains parfaitement organisés, une série de fêtes et de concerts, une terrasse aussi mouvementée et élégante que l'allée des Acacias au bois de Boulogne, tout un panorama d'hôtels et de palais splendides qui servent de cadre et d'horizon à la plage, des falaises verdoyantes cultivées en prairies, et une pléiade de petites plages pastorales telles que Pourville et Puits, sans compter des villages normands qui sont autant de paysages de Dupré, de Corot et de Ségè, et qui s'appellent Hencot et Varengeville.

La plage est très animée et la saison très brillante ; cela doit être, et il ne peut pas en être autrement. Dieppe n'est qu'à quatre heures de Paris, ce n'est pas plus long qu'une promenade au bois de Boulogne. Tous les mardis il y a théâtre au Casino ; la troupe est excellente et les baigneurs en paraissent très satisfaits. Mais c'est surtout à l'époque des courses que Dieppe prend une animation toute hippique. Le Jockey-Club et toutes les belles dames qui font galerie de beauté et d'élégance aux premières représentations des courses y arrivent en foule. Nous rendrons compte de ces belles courses qui vont avoir lieu le 17 août, et nous vous dirons toutes les belles mondaines qui y assistaient. A cette occasion, la direction du Casino donne un bal paré dans le salon des bains chauds, tire un feu d'artifice sur la plage, et éclaire le vieux château et toutes les falaises avec des feux de Bengale de toutes couleurs. C'est un spectacle féerique dont nous nous souvenons et qui se renouvelle tous les ans, à pareille époque.

Bien certainement les courses de Dieppe verront arriver dans la tribune de l'enceinte du passage : la baronne de Pully, la baronne de Saint-Roman, la duchesse de la Trémoille, la comtesse de Montgomery, qui assistaient aux courses de Caen et qui sont allées faire étape campagnarde au château de Fervacques en attendant les courses de Dieppe et

de Deauville. Le sport a ses illustrations féminines. M. Eugène Chapus, qui est à Dieppe en ce moment, et qui a précédé la solennité des courses d'une quinzaine de jours, pour respirer l'air de la mer, raconte avec cet esprit qui lui est habituel, dans sa dernière chronique, qu'il y a à Dieppe, en ce moment, plusieurs belles et bonnes nageuses qui font événement toutes les fois qu'elles se baignent. Dès qu'on les sait à l'eau, la terrasse se peuple de curieux, de *jugeurs*, qui, la lorgnette en main, les suivent au large dans leurs évolutions et leurs ébats.

Les grandes nageuses font des passions, comme tout ce qui est excessif dans les qualités qui nous distinguent.

« Un jour, une de ces habiles et jolies nageuses, une jeune veuve, fit une singulière rencontre en mer. Un de ses admirateurs, dont la passion avait précisément pour cause son beau talent de natation, et lui-même excellentissime nageur, la voyant à grande distance de terre, gagna le large à son tour, et profitant de la solitude complète où elle était, lui fit, en présence du ciel et de l'eau, une déclaration d'amour des plus échevelées.

— Madame, lui dit-il, il faut me promettre de devenir ma femme où vous résigner de mourir avec moi. »

La jeune femme, fortement émue à ce langage, comprenant qu'elle avait affaire à un écervelé, peut-être à un iou, se tira de la difficulté par un trait de présence d'esprit.

— Je vous assure, lui répondit-elle en riant que je n'hésite pas ! je serai votre femme.

— Dans ce cas, reprit-il, votre main dans la mienne pour sceller cet engagement, et comme il finissait de parler il se mit à nager précipitamment vers elle.

— Que faites-vous ?... Voilà que vous allez compromettre mon prestige de bonne nageuse... de grâce, n'en faites rien. On nous voit de terre, et si vous vous approchez davantage on va s'imaginer que mes forces m'abandonnent, que je suis en péril et que vous accourez à mon secours.

— Peut-être avez-vous raison, dit alors l'étrange personnage en arrêtant tout à coup ses mouvements, alors je n'avancerai pas davantage... Il faut sauvegarder à tout prix votre prestige de nageuse. Je comprends cela. Je m'éloigne même. Mais j'emporte votre promesse et demain matin j'aurais l'honneur de me présenter chez vous.

La leçon porta ses fruits. Le jour même la belle nageuse quittait Dieppe où elle n'est plus revenue. On la rencontre souvent encore dans nos waterings-places de Bretagne et à Biarritz, mais à jamais corrigée de sa passion de bains de mer pris au

large et hors de protection contre les flibustiers d'amour et les aventures.»

Si cette aventure romanesque est vraie, M. Eugène Chapus doit s'élever plus que jamais contre l'habitude que les Françaises ont contractée de se faire traîner dans la mer par des baigneurs officiels et brevetés. Nous nous rappelons la belle scène qu'il nous fit à ce sujet, à Fécamp, il y a une quinzaine d'années. Il soutenait cette thèse, tant soit peu réfutable, qu'un baigneur est toujours un homme, même dans la mer. Nous étions de l'avis contraire; un baigneur est un point d'appui, disions-nous; il exerce un métier, celui de se mettre à l'eau n'importe à quelle heure, et de gagner de l'argent pour sa famille et ses enfants. Il baigne toutes les beautés et toutes les infirmités, et il ne prend pas plus garde aux unes qu'aux autres. Dans de telles conditions, un pauvre baigneur ne pose pas en Adonis ni en Apollon. Son visage est hâlé, ses mains calleuses et ses traits presque toujours décomposés. C'est un sauveteur comme l'est le prêtre, le médecin et l'avocat.

Nous sommes toujours dans les mêmes idées, et M. Eugène Chapus dans les siennes. Par exemple, à Grandville, qui est classé par M. Michelet parmi les mauvaises mers, c'est-à-dire parmi les mers rudes, il n'est pas possible de se mettre à la mer sans baigneur, à moins qu'on n'ait quelque velléité de se noyer.

A Boulogne-sur-Mer, c'est différent : les Anglaises se baignent toutes seules, les cheveux flottants, comme de vraies sirènes, et les jolies Parisiennes imitent leur exemple. Boulogne-sur-Mer nous rappelle de bien aimables souvenirs; nous y avons reçu une hospitalité des plus bienveillantes. M. Boyer de Sainte-Suzanne était alors sous-préfet, et aussitôt notre retour à Paris, nous reçûmes de la ville de Boulogne-sur-Mer, par l'entremise de M. Gosselin, maire de Boulogne à cette époque, un magnifique camée antique, choisi parmi les camées du musée, et enrichi tout autour de brillants. Ce camée avait été monté par Duchossois, le meilleur bijoutier de la ville. Il y a dix ans de cela; le temps marche vite; nous n'avons rien oublié, ni les amis charmants que nous y avons laissés, ni la crypte de Notre-Dame de Boulogne, l'une des plus curieuses qui existent, ni cette belle et touchante procession qui défila devant nos yeux charmés et notre cœur attendri, le 15 août, jour de la fête de la Sainte Vierge. Il est parfois bon de retourner en arrière, quand les souvenirs qu'on évoque sont affectueux et intéressants.

Tout Paris est donc en route, et pourtant Paris est encore à Paris. Les concerts Besselièvre, nous écrit-on, sont toujours très suivis, très

brillants et très animés. D'ailleurs, tandis que nous voyageons dans les quatre coins de la France et du globe, les étrangers, rassurés par la présidence du maréchal Mac-Mahon, rendent visite à Paris comme ils en avaient autrefois l'habitude. Ainsi, lord Bresby, le marquis de Trivenenc, le comte Formi, le comte de Tasca et M. Wides sont arrivés. — M. Wides, auquel il ne manque, pour être nabab, que d'avoir des rajahs pour ancêtres, possède une fortune de plus de cent millions, qu'il a gagnée aux Indes dans le commerce de l'ivoire et de l'opium. Il vient, dit-on, s'amuser et dépenser ses économies à Paris. Il sera le bienvenu et le bien fêté dans tous les mondes possibles.

Puis va venir l'ouverture de la chasse. Encore quinze jours et tous les fusils feront feu. La vie de château va commencer et les réceptions sont déjà organisées et lancées. Aussitôt les courses de Dieppe, le duc et la duchesse de la Trémoille retourneront au château de Rambouillet pour l'inauguration de la chasse, et y donneront une série de réceptions cynégétiques.

Il y aura également, à cette époque de l'ouverture de la chasse, de brillantes réceptions chez le vicomte et la vicomtesse Christian de Tredern, à leur magnifique château de l'Isle, près le Lion d'Angers, dans le Maine-et-Loire.

Tous les châteaux normands qui avoisinent Bagnoles-de-l'Orne se mettront également en chasse quand l'heure sera venue. La meute du marquis de Chambray est célèbre, ainsi que celle du comte de la Broise.

La politique prend aussi ses vacances. Tant mieux; il y a une halte générale. Profitons-en pour aller à la mer recouvrer de nouvelles forces pour la campagne d'hiver.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les toilettes de villes d'eaux, de bains de mer, de campagne et de châteaux sont les toilettes de saison et conséquemment les toilettes du jour. Il n'y a rien de nouveau et pourtant la nouveauté abonde de toutes parts, c'est-à-dire que chaque toilette que l'on compose, sur un modèle déjà accepté, fait genre et actualité. Les nouvelles robes ne se font plus à tunique. Vont-elles tomber définitivement cet hiver? Espérons, dans un but économique, qu'elles vivront encore assez longtemps pour qu'on puisse faner toutes les tuniques qu'on possède. Les toilettes blanches ont les honneurs de l'été; elles sont toujours charmantes et

élégantes, aussi bien dans leur fastuosité que dans leur fraîche simplicité. Les plus riches toilettes blanches se font en valenciennes, en malines, en point à l'aiguille et en guipure de Bruges, avec bandes de mousseline blanche sur transparent de soie de couleur. D'autres sont en gaze de Chambéry, en mousseline des Indes, en mousseline brodée. Les plus simples sont en nanouck uni, en rayé, en piqué, en batiste avec rayures à jour et rayures mates. Il y a beaucoup de fantaisie, même dans le blanc. L'unité n'est plus de mode et la division règne partout. Il est donc impossible de nier le mouvement révolutionnaire, pour ainsi dire général, et qui produit le désordre et le mauvais goût. Les toilettes en mousseline brodée de larges pois blancs ou de couleur ont aussi un grand cachet d'élégance. Pour demi-toilette, la batiste écrue et la toile écrue constituent de très jolis costumes.

La batiste écrue se garnit de guipure écrue, et la toile bleue est brodée de pois blancs avec volant de broderie de Saxe tout autour, ou volant de guipure, si on préfère.

Beaucoup de toilettes fantaisistes se reproduisent en deux teintes de même nuance, telles que : bleu de France et bleu pâle, violet et lilas pâle, marron et jaune, grenat et bleu ou grenat et rose, vert pâle ou rose thé. Ces différentes toilettes exigent un grand style d'ornement et de coupe, une simplicité étudiée et capricieuse; elles se composent d'une seule jupe à trame garnie de petits volants froncés, surmontés de ruches déchiquetées montant derrière jusqu'à la taille avec corselet de faille de la principale nuance, ou corsage abêillé lacé devant. On revient aussi aux robes de gaze de Chambéry ou de mousseline entièrement bouillonnées.

On consent à renoncer à la crinoline, à la condition de bouffer encore et toujours.

Citons encore un nouveau costume dû au talent fantaisiste de *Mlle Marie Bataillon*. Cette toilette est en faille bleu pâle. La première jupe est garnie de tout petits velours, n'ayant qu'un centimètre de hauteur, posés en échelle de distance en distance, en faisant quilles de haut en bas. La hauteur de ces échelles de velours et leur largeur est facultative, c'est-à-dire que les velours sont plus ou moins étroits. La deuxième jupe est entièrement recouverte de velours noir de la même largeur que les échelles de la première jupe et cousus à cinq centimètres de distance, tout autour de la jupe, depuis le bas jusqu'à la ceinture. Le gilet, de style Louis XV, est en velours noir, avec basques moyennes et boutons bleus. La veste Figaro est également en velours noir artistement brodée de boutons de roses et de myoso-

tis brodés en soie de couleurs naturelles, avec leur feuillage. Les manches bouffantes du haut sont en faille bleue, avec parements de velours brodé faisant revers en bas du poignet. Les pans écharpés de la ceinture sont en velours brodé comme la veste.

Cette toilette est très riche et très luxueuse. Elle ne convient pas à tout le monde; mais il est bien facile de la reproduire d'une façon plus simple et non moins charmante, soit en mohair ou en linos gris clair très brillant comme l'acier. On remplacerait les échelles de velours par de petits rouleaux de mohair ou de popeline bleue, rose ou lilas clair, et même avec des lacets de laine. Le gilet et la veste seront en mohair ou en popeline. Ce n'est pas plus difficile que cela, et plus d'une de nos lectrices pourra composer une toilette de très bon goût et peu coûteuse, en simplifiant la toilette de faille bleu pâle et de velours brodé.

Une autre toilette luxueuse est en faille grenat: le corsage décolleté en cœur se termine par un gilet de faille rose fermé par cinq boutons de bijouterie viennoise en grenats taillés. Les revers du corsage sont également en faille rose, avec collerette Médicis en faille grenat doublée de faille rose et poudrée de points d'Alençon. La première jupe est garnie en tablier, avec des plissés éventails de faille grenat doublés de faille rose s'étalant avec une originalité extrême. Par derrière la jupe est ornée jusqu'au corsage avec des volants tuyautés de faille rose. Les manches larges sont froncées à l'épaule et au-dessous du coude pour former un bouillonné et se terminent avec un revers de faille rose.

Pour toilette de voyage et de bains de mer, *Mlle Marie Bataillon* a édité une excentricité de grande dame qui trouvera plus d'un écho. C'est un costume en mohair ou en cachemire pur de l'Inde, nuance grenat, avec revers en cuir de Russie et ceinture en cuir de Russie. Les revers en cuir de Russie s'appliquent sur les costumes de serge grise et de serge blanche anglaise de première qualité.

La tunique blouze est très commode et très confortable pour toilettes de voyage, avec la ceinture en cuir munie de tous ses accessoires, tels que : l'encas, l'escarcelle, la lorgnette, le calepin, l'éventail et le revolver. Est-ce possible?... va-t-on s'écrier. Un revolver!... Eh! mon Dieu oui!... Ce petit bijou fait très bien à la ceinture d'une jolie femme. Cela lui donne un petit air crâne qui ne lui messied pas du tout quand elle a une taille svelte, un chapeau *bandit*, un col cassé, des bottes en daim et le lorgnon dans l'œil. C'est un type de *merveilleuse*, le nouveau nom donné aux jolies femmes qui lancent la mode et qui se mettent en

vedette pour mieux se faire remarquer. Ce qui fait encore partie du bagage des *merveilleuses*, ce sont les chapeaux de toile ou de batiste assortis aux costumes de campagne.

C'est très villageois et très châtelaine. Citons en ce genre un costume de toile gris foncé, avec la jupe plissée ou bien toute unie, avec poloyaise boutonnée de côté. Quand la jupe est unie, on brode au-dessus de l'ourlet plusieurs rangées de larges pois en laine noire, bleue, lilas, marron ou rouge. Cette même broderie de pois se répète autour des boutonniers et au dessus des poches. Le chapeau de toile grise a une large cocarde de ruban de faille assortie aux poids brodés, avec aile d'oiseau ou bouquet de fleurs mélangées, ce qui est plus simple et préférable à l'aile d'oiseau.

Toutes ces fraîches étoffes de campagne se trouvent avec une profusion élégante et variée dans les *Magasins du Louvre*, dans des conditions de prix exceptionnel.

Par exemple : Des costumes complets en toile écru ou bleue, composés d'une jupe à volant et d'une tunique ornée d'entre-deux et de volants brodés, pour 100 francs.

Et des costumes, en toile batiste pur fil, de toutes teintes, composés d'une jupe à volant, d'une tunique et d'un dolman richement brodés, pour 115 francs.

Des costumes en mousseline suisse, garnis de volants plissés, pour 39 fr. seulement.

Des costumes en mousseline, garnis d'entre-deux brodés et de volants, pour 52 francs.

Des Polonaises en nansouck, garnies de bandes brodées à 59 francs.

Des Polonaises en mousseline, garnies de volants plissés, à 22 francs 50.

Et un immense choix de tuniques entièrement brodées et d'une forme très élégante, de 125 à 200 fr. la tunique.

Sainte-Percale est aussi en grande faveur dans les Magasins du Louvre.

Ce qui s'est emporté de percale et de toile d'Alsace, au bord de la mer, aux eaux et au village, est incalculable. La percale n'a aucune prétention d'élégance, et pourtant elle n'est pas la première venue, quand on sait la faire valoir. Certaines jolies femmes impriment à leurs toilettes toute leur élégance et leur distinction natives, et sont plus grandes dames avec leur robe de percale que certaines autres avec une robe de dentelle. Cela prouve que l'élégance est innée et qu'elle ne s'achète pas un prix de... Deux personnes porteront donc la robe de percale d'une façon différente : l'une restera paysanne et endimanchée, l'autre

sera femme du monde quand même, charmante et distinguée.

Et pourtant ce costume de percale n'est coté au Louvre que 28 francs ou 45 francs, pas plus. On peut donc faire de l'élégance à bon marché.

Le costume de 28 francs est en percale fine, grand teint, qualité extra, se composant d'une jupe à volant plissé et d'une tunique blouze ajustée par une ceinture pareille ou une ceinture de ruban.

Le costume de 45 francs est en percale très fine, en toutes dispositions, composé d'une jupe à deux volants, d'une tunique ouverte ornée d'un fichu à la paysanne et d'une ceinture aumônière.

Avec un chapeau Bergère, en paille Panama ou en paille Latania, on a une toilette très fraîche et toute matinale pour le parc ou la buvette. Autour de ce chapeau Bergère, on enroule simplement une écharpe de gaze ou une torsade de ruban, avec un bouquet de fleurs.

Ce qui fait nouveauté au Louvre, ce sont les cache-poussière, qui sont aux toilettes d'été ce que les Waterprooff sont aux toilettes d'hiver. Le cache-poussière se fait en toile, en mohair ou en popeline anglaise. C'est une espèce de houppelande et de grande pelisse qui enveloppe toute la toilette et qui se ferme par devant dans toute sa hauteur, avec des nœuds de ruban ; d'autres sont flottants. Cela dépend du genre et du goût.

Il faut donc se hâter de jouir des toilettes de l'été, car l'automne arrive à grands pas. Dans un mois nous serons en plein automne. La Glaneuse ne moissonne d'autres nouveautés que celles qu'elle a produites depuis les modes printanières ; mais elle prépare toutes ses nouveautés d'automne : attendez-vous à des surprises. On prétend que les ceintures à boucles vont revenir avec autorité cet hiver. Mais quelles ceintures ?... Demandez à la baronne de Poilly ce que lui coûte sa ceinture moyen âge, chez *Marc Gueyton*, 8, place de la Madeleine. Les ceintures en gros grains auront des plaques merveilleuses comme autrefois, des émaux, des ciselures, des découpures, des pierreries, des motifs byzantins et moyen âge. Nous verrons bien si nos prédictions s'accomplissent. Le jais va reconquérir aussi toute sa vogue ; tant mieux. Le jais est chatoyant et seyant. Il est le diamant noir des femmes qui n'en ont pas. Il sied aux blondes et aux brunes. Il va se présenter avec de nouveaux dessins et de nouvelles formes : en collerettes Médicis, par exemple ; rêvez-en d'avance ; en plastrons, en cuirasse, en collier Nadir-Eddin, en collier russe, en collier Henri III,

en collier Toison-d'Or. Nous vous en dirons bien d'autres quand le moment sera venu. La Glaneuse prépare, avec toute l'initiative qui la caractérise, des guiqures perlées de jais, des ceintures rien qu'en maillons de jais, des franges avec glands de jais, des plaques de broderies de jais, faisant décoration du *Nitchan*; des agréments de passementerie perlés de jais, des parures de bijouterie, des peignes, des bracelets, enfin tout ce que la fantaisie et la nouveauté peuvent trouver de plus à sensation et de plus à effet. Les ornements de velours vont laisser tant soi peu de côté la guipure de laine et de soie et les fausses fourrures. Mais que faisons-nous, grand Dieu... nous prophétisons la mode, quand nous sommes à Bagnoles, quand nous voyons autour de nous des toilettes de mousseline et de batiste, et quand la Glaneuse s'en tient pour l'instant à ses ruches Gabrielle, à ses hautes manchettes plissées, comme celles d'un président à trois quartiers ou d'une marquise de distinction; à ses fichus napolitains, en guipure de soie, qui ressemblent à des abat-jour (sans critique aucune), et qui font des coiffures très originales; à sa collection de ceintures romaines, persanes, brésiliennes, Glaneuse et Watteau; à ses gilets Florian, Faublas, Girondin et Directoire. Le gilet Florian est tant soi peu marié de village, avec son bouquet fleuri de côté. Le gilet Faublas se contente d'une seule fleur, bouton de rose ou gardenia. Le gilet Girondin a sa cocarde, et le gilet Directoire son écharpe. Toutes ces nouveautés capricieuses, qui ne font qu'apparaître et disparaître, font valoir les très jolies taillies. Mais il n'y a que les jeunes femmes et les jeunes filles qui peuvent se les permettre.

Pour soutenir les médaillons autour du cou, la Glaneuse a édité le ruban Deshoulières en velours avec envers de satin de couleur: maïs, bleu, cerise, lilas, vert, rose, grenat, marron. On a deux rubans pour un; c'est charmant. La Glaneuse envoie tous ces riens charmants de rubans et de nœuds, par la poste, quand on lui en fait la demande, 7, rue de la Chaussée-d'Antin.

Est-il besoin d'être à Paris, pour avoir ce qu'on désire?

Vraiment non. Quand on veut connaître tous les échantillons des foulards et des tissus indiens de l'*Union des Indes*, on n'a qu'à lui demander, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, et on les reçoit franco à l'adresse indiquée.

Pour les toilettes d'automne et de vacances, le foulard à pois et les foulards rayés, en nuances plus sombres, vont l'emporter sur la batiste et la toile. L'*Union des Indes* a des dispositions nouvelles qui remplacent les pois, dont la grande

vogue commence à s'épuiser depuis la popularité des percales et des toiles d'Alsace à pois. Mais qu'importe!... Le foulard reste foulard en dépit de toutes les imitations qu'il subit. Il en sera toujours ainsi. L'année dernière le foulard Pompadour faisait genre et actualité, et les percales d'Alsace imitent absolument les dessins en vogue. Avec du foulard rayé et du foulard uni on reproduit de très fantaisistes toilettes. L'important est de savoir les disposer l'un et l'autre et d'en tirer un parti ingénieux et élégant.

Pour la fin du mois d'août l'*Union des Indes* opère un changement dans son installation, qu'elle transporte *même rue, même numéro*, mais quelques maisons plus loin. Son nouveau magasin est moitié plus grand que celui qu'elle quitte. En raison de sa vogue et de ses affaires croissantes, l'ancien magasin de l'*Union des Indes* devenait insuffisant. — Clientèle oblige. — Il faut que l'*Union des Indes* collectionne non seulement tous les articles courants du foulard, mais encore les primeurs de chaque saison de printemps, d'été et d'automne, ainsi que plusieurs articles exclusifs, tels que: le Crépon de l'Inde, le Schatow de l'Inde et le cachemire indigène.

A notre retour à Paris, nous verrons ce nouveau magasin que nous ne connaissons pas, et nous vous dirons ce qu'il est, en même temps que nous vous décrirons les nouveautés qui seront en déballage fin septembre.

Cet élégant et nouveau quartier de la rue Auber tente les grandes industries parisiennes depuis longtemps connues et acceptées.

La ceinture Régente vient de quitter son appartement de la *Chaussée-d'Antin*, 27, où elle a consolidé son succès et sa gloire, pour prendre un appartement plus vaste et plus luxueux, rue Auber, 12, au premier. Il y aura plusieurs salons d'attente et d'essais, qui permettront à *Mmes d'Vertus Sœurs* de ne pas faire attendre leurs belles clientes. C'était indispensable. La ceinture Régente n'est pas seulement parisienne dans toute l'acception du mot, elle est cosmopolite et les quatre coins du globe lui sont tributaires de sa grâce et de son élégance. Il lui faut donc un vaste emplacement pour se produire sous ses mille formes coquettes et ingénieuses, soit en couil satiné, en moire française et antique, en faille et en satin de toutes nuances.

Mais quelque luxueuse que puisse être l'installation de la ceinture Régente, ses prix resteront toujours les mêmes. Son chiffre d'affaires s'agrandira encore plus, si c'est possible.

Ainsi donc, à partir de ce numéro du 15 août, allez tout droit rue Auber, 12, dans les nouveaux salons de la ceinture Régente. Vous les connais-

trez avant moi. Il y aura, nous a-t-on dit, un salon spécial pour les jupons et les tournures. Mais pour bien juger et apprécier, il faut voir par soi-même. En attendant, envoyez à Mmes de Vertus Sœurs, directement, les mesures suivantes prises en étant lacées. : *Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous les bras.* Il est bien entendu que la ceinture Régente doit être signée et brevetée des noms de Mmes de Vertus Sœurs, sans quoi il y aurait fraude et contrefaçon. Comme dernière nouvelle d'élégance, nous vous dirons que les costumes en madras typiques sont portés par les femmes à la mode et les merveilleuses. On va sourire. Et pourtant c'est l'exacte vérité. De simples madras, pas plus que cela, avec un madras chiffonné à la créole, sur une paille de latania. Il faut nécessairement avoir une tournure de créole pour être jolie et charmante avec cette blouze en madras, à larges carreaux, retenue à la taille par une ceinture en cuir.

Depuis que l'Assemblée est en vacances, MM. les chroniqueurs des grands journaux quotidiens nous font l'honneur de s'occuper de nos toilettes et déblatèrent à qui mieux mieux contre les chapeaux des femmes. A quels chapeaux s'en prennent-ils donc ? A ceux qu'ils voient certainement dans les vitrines des rues et des passages, et parce que ces chapeaux font décor pour attirer l'attention et qu'ils sont plutôt fantasques et ridicules que gracieux, ils augurent de cette exhibition calculée que tous les chapeaux sont ainsi. Ah bien oui !... MM. les chroniqueurs ont déjà vu des chapeaux très seyants et très parisiens aux courses de Caen. Ils en verront bien d'autres aux courses de Deauville et de Dieppe, car nous savons de bonne part que *Mme Herst* a créé de bien nouveaux et bien élégants modèles pour toutes ces solennités hippiques. La plupart de ces nouveaux modèles partiront ensuite pour l'inauguration de la chasse, dans les grands châteaux de France. Nous vous les décrirons dans notre numéro du 1^{er} septembre.

Aujourd'hui nous vous présenterons seulement trois chapeaux dignes de fixer votre attention.

Le chapeau Henri IV, en paille de riz blanche, se plaçant sur le derrière de la tête, et orné de deux belles plumes roses attachées du côté gauche par un nœud de velours noir en biais, faisant cocarde. Au milieu de cette cocarde on place un emblème où un bijou : une fleur de lys, un bouton d'acier, un vieux bouton normand en cailloux du Rhin, une mouche, une abeille, un papillon, etc... Le dessus du chapeau est garni d'une guirlande de fleurs de pommier. Ce cha-

peau Béarnais est très grande dame et très seyant.

Le chapeau Vendéen, en paille de riz noire, garni d'une torsade de velours noir attaché par une boucle de nacre, avec aile de pie, et longue plume noire retombant en saule derrière. La plume est noire ou blanche, selon l'élégance du chapeau.

Et le chapeau Créole, en paille d'Italie, couleur manille, avec guirlande de grosses marguerites teintées violet et lilas. D'un côté la passe est relevée avec un ruban manille et un petit bouquet de boutons de marguerites.

Les chapeaux de feutre vont remplacer, le mois prochain, les chapeaux de paille d'Italie. Mais ce qui reste toujours en vogue, c'est le peigne Espagnol, en écaille blonde et jaspée.

Pauvre Espagne, nous avons pris ses peignes que nous avons modifiés, tandis qu'elle exagère encore les horreurs de la Commune, par laquelle nous avons passé !

Le peigne Espagnol sera de toutes les fêtes et de tous les bals cet hiver, comme il est de tous les casinos et de toutes les réceptions de château cet été. Il est très seyant ce peigne Espagnol juché dans la chevelure. Mais il faut que la coiffure soit un peu surélevée, sans quoi il perd de son cachet typique. Par cela même que le peigne Espagnol caractérise les coiffures du jour et du soir, il faut qu'il soit en véritable écaille et non pas en imitation ou en tout autre métal. Il a pour mission de retenir les chapeaux et il s'en acquitte à merveille. La lutte entre les coiffures en cheveux continue. Les unes se coiffent sur le dessus de la tête, en forme de bonnet Persan ; les autres se dépeignent jusqu'au milieu du dos. Qu'en résulte-t-il ?... C'est que la plupart des femmes se coiffent selon leur physionomie et leur goût.

Réglons maintenant notre correspondance.

Une lettre nous revient de Paris, où elle nous a été adressée, pour nous demander s'il est possible d'acquérir un coloris naturel et d'être blanche et rose sans le concours d'aucun fard. Très certainement. En faisant usage du Lait Antéphélique de Candès, qui active le sang, le purifie et le fait circuler dans les artères. Il en résulte que le visage se colore de lui-même, qu'il devient blanc, satiné et qu'il acquiert les teintes purpurines et veloutées de la pêche vermeille. Telles sont les qualités hygiéniques du Lait Antéphélique, qui est tout autant une recette pharmaceutique qu'un cosmétique de toilette. Le Lait Antéphélique a pour base le camphre, le bismuth et la magnésie, qui produisent un lait des plus toniques et des plus réparateurs. Il enlève radicalement les taches de rousseur, la couperose, les affreuses marques

qui défigurent le visage de bien des jeunes mères, et de plus il est miraculeux pour les piqûres d'insectes et de reptiles ; il neutralise le venin, il cautérise le mal. Le Lait Antéphélique se trouve chez *Candès*, 26, *boulevard Saint-Denis*, et chez tous les principaux parfumeurs de France et de l'étranger. Que l'aimable femme qui nous a écrit de Toulouse en prenne bonne note.

Pour les autres articles de parfumerie sur lesquels on nous demande notre avis, nous répondrons ce que nous avons écrit maintes et maintes fois, c'est que nous ne connaissons qu'une seule maison de parfumerie, la *maison Violet*, ayant pour blason industriel et pour marque de fabrique la *Reine des Abeilles*. La maison Violet ne pouvait pas mieux choisir, car l'abeille est le symbole du travail et de l'intelligence. La ruche de la maison Violet ne ressemble à aucune autre. C'est un véritable palais, un temple parfumé situé boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, dans la rotonde du Grand-Hôtel. Que cette installation luxueuse et, pour ainsi princière, ne vous épouvante pas. Le savon Thridace est coté le même prix que dans la maison de gros de la rue Saint-Denis. Il en est ainsi de tous les autres articles exclusifs à la *maison Violet*, tels que tous les parfums destinés au mouchoir, comprenant : le parfum de la noblesse, le bouquet des lys de Kachemyr, le parfum des fleurs de France, l'ess bouquet anglais et français, le foin coupé. La maison Violet a édité en outre deux sortes de parfumerie spéciale aux violettes d'Italie et à l'Hangilan, aux senteurs de lilas de Perse. Ce bouquet à l'Hangilan a été très apprécié du Shah de Perse. Citons encore la Crème de Pompa-lour, qui efface les rides, la Rosée des Abeilles qui rafraîchit le teint comme une brise matinale ; les nouvelles eaux de toilette à base de glycérine parfumée à la violette, à l'Hangilan et à la verveine ; l'Eau de beauté pour les teints délicats et les pastilles ambrosiaques pour parfumer l'haleine. Avec de tels produits et de tels talismans de parfumeries, il est impossible qu'une jolie femme ne reste pas une fleur de beauté, de jeunesse et de fraîcheur.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

Il nous a été impossible jusqu'ici de publier un article sérieux et authentique concernant les derniers jours de M. Urbain Rattazzi. La plupart des grands journaux en ont trop dit ou pas assez, et ont jugé l'homme illustre qui vient de disparaître, selon leurs opinions et leur parti. C'est donc de l'homme seul dont nous nous occuperons aujourd'hui, de l'ami aimable et charmant que nous

estimions à sa haute valeur et que nous regrettons de tout notre cœur. M. Rattazzi était la bienveillance, l'honnêteté et la modestie même. Il pouvait être riche et avoir le titre de prince s'il l'eût voulu. Le roi Victor-Emmanuel, qui l'aimait comme un véritable ami, lui avait offert tous les honneurs qui pouvaient tenter son orgueil. Mais M. Rattazzi n'était pas ambitieux, c'était un patriote dévoué et convaincu, il a consacré sa vie à l'unité de l'Italie. Les préoccupations politiques et un travail incessant ont épuisé sa vie et hâté sa fin. Il a été enterré princièrement, comme cousin du roi Victor Emmanuel, en qualité de chevalier de l'Annonciade, lui qui ne portait aucune décoration à sa boutonnière. Il laisse une jolie petite fille de deux ans qu'il idolâtrait, et qui était sa joie, son soleil et ses espérances. L'heure de la mort a dû être très pénible pour lui s'il a songé à cette enfant bien-aimée que l'Italie tout entière a adoptée en souvenir de l'homme qu'elle respectait et qu'elle regrette.

Nous reproduisons l'article suivant avec d'autant plus de déférence affectueuse qu'il est pour ainsi dire l'écho de nos appréciations personnelles, de notre affection et de notre souvenir.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES DERNIERS JOURS D'URBAIN RATAZZI

Le jeudi, 5 juin dernier, à neuf heures quarante minutes, mourait à Frosinone, dans les bras de sa femme qui ne l'avait pas quitté d'une minute depuis deux mois, ni d'une seconde pendant son agonie, le grand patriote URBAIN RATAZZI. Il s'est éteint doucement, la main dans la main de celle qui fut sa fidèle compagne, son amie toujours, son Egerie quelquefois, ainsi qu'il le disait finement.

Assez d'autres vous ont parlé de ce que fut l'homme d'Etat, le jurisconsulte, l'orateur. Je ne vous donnerai que quelques détails que je crois inédits, la plupart des journaux ne les ayant pas reproduits ou ayant publié des inexactitudes : ils sont, en même temps, une sorte de justice rendue à la courageuse et vaillante femme qui a montré, dans la dernière épreuve qu'elle vient de subir, une force vraiment surhumaine.

Il y a dix ans, le 3 février 1863, que M. Rattazzi épousait la petite-fille de Lucien Bonaparte, Mme Marie de Solms, dont le mari venait de mourir à Turin. Ce que fut cette union entre ces deux natures supérieures, d'autres vous l'ont dit avant moi ; tous ceux qui ont vécu dans leur intimité l'ont répété à leur tour, Prati l'a chanté dans des

vers impérissables intitulés : *Un anniversaire de nocces* ; ce que ces deux époux trouvaient en eux-mêmes de joies sereines et élevées, on peut le supposer. L'homme d'Etat pliait ses goûts à ceux de sa femme et l'accompagnait souvent dans ses voyages ; elle, de son côté, s'éprenait d'un ardent amour pour ce pays d'adoption qu'elle appelait : « *Cara Patria.* »

Une union si belle, une confiance si haute, un avenir si glorieux, un présent si radieux, devaient exciter la jalousie et la rage des envieux et des impuissants ; aussi n'est-il pas d'amertumes, de haines, de colères, d'injustices dont on n'eût cherché à abreuver ces deux nobles créatures concentrées dans leur bonheur, cherchant à les frapper l'une par l'autre avec une adresse machiavélique ; car chacun savait que calomnier, offenser l'un, c'était faire souffrir l'autre.

Le jour de la justice est venu ; il lui depuis un mois pour Urbain Rattazzi ; il luiira bientôt pour celle qui porte si fièrement et si dignement son nom. Cette union avait été bénie de Dieu. M. Rattazzi eut de sa femme quatre enfants ; le dernier seul, une petite fille, Isabella Roma, a survécu aux autres. Cette enfant était devenue pour son père une de ces joies extrêmes qui remplacent tout au monde. Il se mit à adorer la petite Isabella, qui le lui rendait avec usure. Elle a été sa grande occupation pendant tout cet hiver.

Mme Rattazzi, que d'importantes affaires retenaient en France et qui souffrait de l'ingratitude montrée alors à son mari, — que n'a-t-il pu prévoir la réparation ! — demanda, pour la première fois après dix ans de mariage, à passer une partie de l'hiver à Paris. Il lui écrivait tous les jours, suivant une tendre et charmante habitude à laquelle ils n'ont jamais manqué toutes les fois qu'ils s'éloignaient l'un de l'autre.

Au mois de mars, ou plutôt à la fin de février, Mme Rattazzi apprit que son mari était malade ; un journal l'annonçait, un autre le démentait. Elle interpella M. Rattazzi qui lui répondit : « Je n'ai qu'un petit dérangement d'entrailles. Pour te faire revenir, je devrais te dire que je suis gravement indisposé ; mais comme je suis loyal avant tout, il faut que je t'avoue que je n'ai rien, moins que rien ; si tu t'amuses d'avantage à Paris, si tu crois qu'on y soigne mieux ton mal, restes-y encore ; le moins possible, par exemple. Bébé me fait d'ailleurs supporter les heures pénibles de ton absence. »

Poussée cependant par ses pressentiments, Mme Rattazzi quitta Paris le 20 mars. En arrivant à Rome, elle trouva son mari très changé. Quoique rien ne fit soupçonner encore toute la gravité du mal, elle ne pouvait se défendre d'une vive an-

xiété ; ses lettres à ses amis la trahissaient. Le caractère de « son ange, » comme elle l'appelait, se métamorphosait ; il avait parfois des impatiences, des mouvements nerveux ; il se plaignait enfin, lui, le doux et cher martyr, qui ne s'était jamais plaint jusqu'alors. Justement inquiète, Mme Rattazzi fit venir à Rome, beaucoup plus pour lui demander son impression qu'une consultation, M. le docteur Sperino.

— Il faut le ramener au pays natal, alors j'en réponds, fit celui-ci.

Et tout fut préparé en vue de ce voyage. Mme Rattazzi avait promis à son mari de passer la plus grande partie de l'été auprès de lui, à Pontecurone, dans ses propriétés ; ensuite, ils seraient allés passer vingt jours à Vienne, pour visiter l'Exposition.

Survint un accès de fièvre ; il fallut garder le lit. M. Rattazzi avait pris un courant d'air le jour du vote de la Chambre sur les corporations religieuses. Le professeur Baccelli eut vite raison de cette rechute ; il fut toutefois d'avis qu'avant d'entreprendre le voyage de Pontecurone, il fallait quelques jours d'essai dans une campagne plus rapprochée de Rome. Frosinone fut choisi ; ce fut une idée fatale ! On devait n'y rester que huit jours ; mais, pour contenter son cher malade, qui désirait avoir auprès de lui son petit monde, Mme Rattazzi emmena sa fille, son cuisinier, ses domestiques.

M. Rattazzi n'eut à Frosinone que deux jours de bonne santé. Le lendemain de son arrivée était un dimanche, — la fête de Saint-Urbain ; — ses amis de la Chambre lui envoyèrent un bouquet monstre. On organisa un petit dîner ; on était gai, plein d'espérance. Après le repas, M. Rattazzi resta à causer avec sa femme jusqu'à près de onze heures ; il ne voulait pas se coucher. Le lundi, il se réveilla gai et dispos, et reconduisit son beau-fils, étudiant à Rome, au chemin de fer ; en rentrant, il alla prendre une douche dans une petite chambre humide, à un rez-de-chaussée ouvert à tous les vents. Il remonta en frissonnant, et dit à sa femme avec un doux sourire :

— Je crois bien que je viens d'attraper « un diable. »

On annonçait en ce moment le dîner. Il s'assit, commença son potage, puis, ses frissons redoublant, il demanda à Mme Rattazzi la permission de se retirer. Il se coucha..... pour ne plus se lever.

Le lendemain, une fièvre ardente se déclarait ; le professeur Baccelli n'était pas là : il fallut lui envoyer un télégramme. Le surlendemain, la fièvre avait augmenté ; un catarrhe se déclarait ; on

appelait cette fièvre *rhumatique*. On la combattit pendant six jours ; le septième, affaibli considérablement, il fut repris de sa maladie chronique, — une *entérite*, dont les médecins le croyaient guéri. — En un instant, tous les organes furent attaqués : le foie s'engageait, la jaunisse se déclara ; enfin, le lundi, à neuf heures quarante minutes, Urbain Rattazzi expirait avec toute sa connaissance et sa présence d'esprit dans les bras de sa femme, tenant sa main dans la sienne et la regardant tendrement.

Elle ne s'était pas couchée ni déshabillée depuis huit nuits. Autour d'elle, personne ne voyait le danger si proche ; elle seule le pressentait. Au moment où elle vit que le dernier soupir allait s'échapper des lèvres de l'homme dont elle avait été l'adoration, elle s'élança fiévreusement sur lui et le recueillit avec ses lèvres.

Ce fut un spectacle déchirant !

Le pauvre grand homme eut à peine rendu l'âme, que son frère lui-même, ne pouvant surmonter sa douleur, s'éloigna avec les autres parents ; et la veuve resta seule avec ses enfants et deux fidèles amis du défunt, les députés Lacava et Monzani. Pendant deux jours, elle fit la veillée des morts, aida le professeur Feliciani à l'embaumement, et voulut rendre personnellement tous les derniers devoirs à son cher mort.

Elle accompagna le cercueil, le samedi, de Frosinone à Rome. Ce fut tout le long de la route une ovation d'un effet nouveau : à chaque station, on trouvait les populations, le municipale en tête, leur drapeau à la main ; un orateur, ouvrier pour la plupart du temps, se détachait ; Depretis, ou Coppino, ou Crispi, ou San-Donato, répondait au bruit de la vapeur qui sifflait, emportant les derniers mots. C'était, ce fut un spectacle aussi émouvant que splendide.

Du jeudi au samedi, l'illustre veuve avait déjà reçu 1,150 dépêches environ ; pas une commune, pas un petit bourg d'Italie, pas une société ou association, pas une junta municipale qui n'eût télégraphié ; quelques-unes de ces dépêches étaient adressées à la jeune Isabelle, lui rappelant qu'elle était citoyenne de tel bourg ou de telle commune. Le roi Victor-Emmanuel avait envoyé une dépêche, le prince de Carignan une lettre à la veuve ; la plupart des princes étrangers, des hommes politiques de France et d'Angleterre et des représentants de l'Italie à l'étranger avaient montré le même empressement.

Par une pensée touchante, la tête du grand mort repose sur le petit oreiller du lit de son enfant bien-aimé, — ce lit où il allait l'étendre chaque soir, cet oreiller sur lequel s'appuyait son front en endormant Bébé.

Sur sa poitrine, sur son cœur, qui ne battait que pour son pays et sa famille, ont été déposés les portraits et les cheveux mêlés de sa femme et de sa fille, — tout ce qu'il aimait en ce monde.

150,000 personnes suivaient le convoi. Jamais, depuis la mort des deux reines Marie Adélaïde et Marie-Thérèse, on n'a vu en Italie de semblables funérailles. Elles dépassent tout ce qu'on vit pour Cavour.

Le mercredi suivant, la cérémonie se renouela à Alexandrie, où le corps fut exposé dans une chapelle ardente. Plusieurs villes vont ériger des monuments : Naple, Rome, Casale, Alexandrie ; ce sera une démonstration universelle.

Mme Rattazzi ne peut se détacher d'Alexandrie ; l'accueil qu'on y a fait à elle et à son orpheline l'a touchée jusqu'aux larmes. Elles ont été l'objet, l'une et l'autre, d'une manifestation des plus touchantes et des plus respectueuses. La foule les suivait sympathique, silencieuse, les larmes aux yeux, empressée sans importunité ; en arrivant, elle trouvait à la gare, pour la recevoir, son amie Julie Bonini Cibrario, fille du ministre d'Etat, grand-maitre des Saints Maurice et Lazare, qui avait fait deux cents lieues, quitté ses enfants, pour venir lui apporter les consolations d'une amitié éprouvée. La sœur de M. Rattazzi, Mme de Costa, arrivait ensuite accompagnée de sa fille, cette charmante Mme Catherine Brocio, que sa tante amenait quelquefois à Nice dans ses voyages et dont elle tint sur les fonts baptismaux le dernier enfant avec S. A. S. le prince de Monaco, etc., etc., puis une nuée de neveux et de nièces empressés et jaloux de prouver à leur oncle défunt leur culte pour sa mémoire, en entourant de soins et de dévouement l'épouse qu'il a tant aimée et qui fut dix ans sa consolation.

Si quelque chose peut adoucir la douleur de la noble veuve, c'est de se sentir entourée de tant de sympathies et de savoir qu'une nation entière porte le deuil avec elle. Les actes de munificence de Mme Rattazzi, à Alexandrie et à Frosinone, sont incalculables ; dans sa reconnaissance, émue et presque inconsciente, elle jette à pleines mains une part de ce qu'elle possède à toutes les infortunes, à tous les déshérités. Asiles de l'enfance, congrégations pauvres, hôpitaux, malades, chacun, tout, et tous, ont été soulagés par sa générosité inépuisable. Aussi les adresses et les remerciements des juntas et des établissements de bienfaisance pleuvent-ils de toute part. La dernière aumône de Mme Rattazzi est digne d'elle et de celui qu'elle pleure : elle a envoyé 25 actions libérées à la société des ouvriers dont son mari était président, et 25 actions domaniales à la Société de secours mutuels des ouvrières dont elle était

présidente. Elle a fait, de plus, distribuer 2,000 francs aux pauvres d'Alexandrie, le jour des funérailles, et 1,000 francs à ceux de Frosinone.

M. Rattazzi n'a pas fait de testament et il meurt pauvre. Un testament était inutile; sa femme avait sa pensée, sa confiance absolue, comme elle aura soin de sa mémoire. Je me trompe quand je dis qu'il ne laissa pas de testament et qu'il meurt pauvre; des testaments, il en laisse d'innombrables; une fortune, il en laisse une très grande, et voici en quoi elle consiste : plus de deux mille lettres écrites à sa femme, une correspondance dans laquelle tout historien devra puiser pour connaître à fond l'homme politique et l'homme privé. Cette correspondance, qui embrasse tout, qui développe tout, dans laquelle Mme Rattazzi puisait elle-même pour les correspondances qu'elle écrivait dans divers journaux, est un monument unique.

Cette veuve, qui sera la survivante du grand nom qu'elle porte, comme les autres grandes veuves qui se sont appelées Mme Cavaignac et Mme Cairoli, Mme Rattazzi écrira-t-elle, quand le temps aura calmé sa douleur : « *Rattazzi et son temps*, » comme Petrucelli de la Gatina le lui conseille; ou bien, léguant ses notes à l'un de nous, écrira-t-elle simplement : « *L'Histoire privée d'Urbain Rattazzi*, par un témoin de sa vie », comme le fit jadis Mme Victor Hugo? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est quelle consacra la vie qui lui reste à la mémoire de son mari.

M. Rattazzi était grand-cordon de presque tous les ordres de l'Europe et grand-collier de l'Annonciade, qui lui donnait le titre et les privilèges de cousin du roi.

X**

Rome, 8 juillet 1873.

BIBLIOGRAPHIE

CE QUE DISENT LES CHAMPS, par Mme la baronne de Mackau (1)

Combien nous sommes fière et heureuse quand une des nôtres, une femme du monde, prend la plume pour glorifier Dieu, la nature et le travail!

Madame la baronne de Mackau vient de publier un livre qui mérite l'approbation des gens de bien, car ce livre s'adresse aux travailleurs, aux gens de la campagne et aux paysans honnêtes et laborieux.

Ce livre, qui a pour titre : *Ce que disent les champs*, contient une série de dix-huit chapitres tous plus utiles et plus intéressants les uns que

(1) Chez Henri Plon, éditeur, 15, rue Garancière.

les autres, précédés d'un avant-propos. Nous pouvons affirmer d'avance que le petit livre de Mme la baronne de Mackau obtiendra le prix Monthyon, tant par sa simplicité pieuse et touchante que par ses leçons utiles. L'avant-propos, ou plutôt la préface de ce livre, est dédié aux paysans.

Mme la baronne de Mackau s'exprime ainsi :

« Mes chers amis, c'est à vous seuls que je m'adresserai dans ce petit livre; à vous, habitants de nos campagnes, qui gagnez vaillamment votre vie dans un labeur quotidien; à vous, travailleurs de toute sorte, qui ne devez l'aisance de votre famille qu'à vos bras robustes et courageux. Nous sommes de vieilles connaissances et l'on dit que nous nous entendons fort bien, c'est une raison pour causer ensemble.

» Figurez-vous qu'un jour, me promenant seule dans les champs, au coucher du soleil, je rencontre un berger et son troupeau. J'aime les troupeaux avec leurs agneaux qui bondissent et leurs chiens vigilants, mais j'aime bien plus encore les bergers. Nous voilà vite en conversation : « A qui pensez-vous donc, berger, pendant ces longues heures que vous passez là, par le chaud, le froid, le vent ou la pluie? » Et lui de me répondre bien surpris : « Eh là! ma bonne dame, à quoi voulez-vous donc que je pense? »

» Je m'en revins, et chemin faisant je me disais : « Comme cela doit être ennuyeux de n'avoir rien à penser pendant si longtemps! Cependant on peut trouver bien des idées qui récréent et distraient, ne fût-ce qu'en voyant le ciel, les champs, les bêtes..... »

» Réflexion faite, je conclus qu'un petit livre où l'on vous rappellerait beaucoup de belles choses que vous savez, mais que vous avez oubliées peut-être, vous ferait quelque bien. Ce livre, le voici.

» Nous y parlerons de tout, du bon Dieu, de son Evangile, mais pas comme au sermon; nous raconterons des histoires sans suite et sans ordre; nous chercherons ensemble à quoi l'on peu songer en cultivant son champ, en regardant ses moutons, son veau ou même son âne. Oui, son âne!... J'espère bien trouver quelque récit où figurera ce pauvre animal qu'on dédaigne trop souvent, n'est-il pas vrai? »

Telle est la préface de ce livre.

Nous voudrions pouvoir transcrire ici la plupart des chapitres de ce petit livre philanthropique et sanitaire avant tout. Ce sont de véritables paysages tracés à la plume. On dirait d'un Rosa Bonheur en lisant le *Laboureur* et ses chevaux.

Le nid de Rouges-Gorges est un paysage de

Corot ou de Ségé. Et le printemps, une véritable idylle, une poésie de Lamartine.

Ecoutez plutôt :

« Le noisetier a depuis longtemps fleuri, ses grappes effilées, qui bravent l'hiver, sont déjà flétries. Les bourgerons du saule ont paru, d'abord luisants et rougeâtres, comme le dos d'un insecte, puis soyeux comme du velours gris et enfin couverts d'étamines jaunes qui ont un parfum de miel.

La violette s'entr'ouvre le long de tous les chemins et les tiges épineuses du prunier sauvage vont se couvrir de leurs fleurs blanches.

Printemps ! printemps ! c'est lui ! Les longs et sombres jours sont finis et les petits enfants qui vont à l'école ne reviendront plus chez eux au milieu du brouillard. Merci, mon Dieu !...

Je m'en allais par les bois, respirant les souffles attiédés. Le soleil riait dans le ciel bleu ; la terre semblait tressaillir doucement au contact de ses rayons ; je revoyais quelques mouches. Tout vibrait, tout chantait dans l'air ; tout remuait, tout bruissait sur l'herbe nouvelle. Dans les pâturages, les troupeaux poussaient de longs mugissements, et dans les taillis, encore sans feuilles, les oiseaux travaillaient à leur nid

Quelle mélodieuse harmonie et quel coloris dans ce tableau de printemps ! Comme il est frais et charmant ! Et comme la saison du renouveau éclate dans toute sa splendeur naissante !...

On ne saurait trop propager ce livre dans les campagnes et parmi les mains des travailleurs. C'est une bonne et chrétienne semence. Mme la baronne de Mackau rapporte tout à Dieu : la religion et le travail ! Tels sont les principes immuables du bonheur de l'homme sur la terre.

V. DE R.

LITTÉRATURE

MI-LA-SOL

(suite)

Mais, après tout, je n'en demandais pas tant. Si plaire n'est pas toujours l'intention, déplaire est un but que l'on n'atteint pas volontiers. N'étant pas fixé sur le fond de la question, je me surpris à me demander si je n'inspirais pas de l'antipathie à cette jeune fille ou si ma réserve avait quelquefois manqué de formes. Pourquoi pas plus familière si elle se posait en sœur ? Pourquoi pas plus troublée si elle ne se couvrait pas de ce titre ?

Notre salon devint fort animé pendant l'hiver qui suivit. Hélène s'entendit à merveille à en faire les honneurs. Sa beauté toute aristocratique se prêtait à ce genre de représentation, car elle est une des rares personnes qui ne portent pas les indices de leur condition. Elle avait l'air d'une princesse et quelque chose qui intimidait ; puis, le charme des manières, la douceur de l'accent, l'imprévu de l'esprit, rendaient en elle la séduction infécondable, tandis que le doute d'avoir réussi à plaire subsistait toujours.

Ma mère s'attachait à cette jeune fille, qui payait son hospitalité d'une façon si gracieuse, et à son tour elle lui fit les honneurs de la société en la conduisant dans le monde. Hélène y eut un immense succès, dû surtout à l'éclat que la Californie jetait sur sa personne. Si elle ne fut pas pour ma mère ce que j'étais resté dans le fond de son cœur : la première affection de sa vie, elle devint pour elle ce que je n'étais plus : un motif d'intérêt, de conversation et d'orgueil. Je fus si bien remplacé pour la vie du monde, que dès qu'il s'agissait de sortir, de recevoir ou d'aller au spectacle, on eût dit qu'elles se donnaient le mot pour m'accorder un exemption. On m'accueillait dans l'intimité, on venait me voir à l'atelier, on s'intéressait à mes travaux, mais devant des tiers je n'avais plus de rôle.

Cette manière de n'être pas compté me blessa, et, dans une soirée dansante où Hélène me refusa pour la danse, je lui dis avec une certaine vivacité :

— C'est donc un parti pris ?

— Oui, me répondit-elle sans hésiter.

Croyant la mettre dans l'embarras, je pris un air très offensé pour lui dire :

— Mademoiselle, une explication est devenue nécessaire entre nous.

Son étonnement excita ma vanité plus que ne l'avait fait tout le reste.

— Soit ! dit-elle avec un tout petit mouvement d'épaules, mais une autre fois ; ce soir, je suis au bal.

Quand je fus seul, dans le silence de ma chambre, ma colère me parut puérile et ma réclamation extravagante ; mais, la question posée, il fallait la résoudre, et je remis cet éclaircissement au hasard du premier tête-à-tête, ce qui n'est pas chose rare entre deux personnes habitant sous le même toit.

Une fois donc, pendant l'entr'acte qui se fait dans toutes les maisons, entre les occupations de la journée finies et l'heure du dîner attendue, je trouvai Hélène seule au coin du feu. Mais en atteignant le fameux tête-à-tête, je ressentis un ma-

laisse qui alla jusqu'à l'émotion, et ma première inspiration eût été de fuir, si l'amour-propre ne m'avait retenu. Je m'accoudai donc à la cheminée en face de Mlle Emery, et d'une voix particulière :

— Eh bien ?

Elle leva sur moi son œil de reine, œil qui ne daignait jamais s'associer au sourire, et avec un air de décision :

— Que désirez-vous savoir, monsieur Maurice ?

— Expliquons-nous.

— Je ne demande pas mieux, me répondit-elle, et nos rapports n'en seront que plus francs. De quoi vous plaignez-vous d'abord ?

— De cette espèce d'éloignement que vous me témoignez si souvent, d'une idée arrêtée qui perce sous chacune de vos actions, enfin de votre intention évidente de ne pas me plaire.

— Vous avez parfaitement saisi ma pensée et vous êtes tout à fait dans le vrai, car m'accuser de chercher à vous déplaire serait injuste. Il me reste à vous faire comprendre que toute autre attitude me rendrait le séjour de votre maison impossible. Votre mère me fait du bien, et je crois que ma présence lui en fait aussi. Je serais très malheureuse de devoir payer ma table dans un couvent jusqu'au moment où mes parents pourraient rentrer en France.

— Je ne vois pas en quoi tout cela motive le peu de sympathie que vous cherchez à établir entre vous et moi.

— Ni sympathie, ni antipathie, monsieur Maurice, ne doivent exister dans nos relations. Il ne faut donc pas que vous ayez jamais le droit de dire que j'ai cherché à vous prendre pour le cas où une fortune hypothéquée à San Francisco et dépendant d'un coup de vent, se résoudrait par le mot misère. De votre côté, évitez que l'on puisse attacher sur votre brillante couronne d'artiste le mesquin fleuron d'un succès d'héritière.

— Ne songe-t-on dans le monde qu'à se marier ?

— Je ne veux pas, mais absolument pas, que ni vous, ni Mme Gillis votre mère, ni personne sur la terre, puissiez m'accuser de spéculation. Peut-être me plairiez-vous et vous plairais-je moi-même si je me laissais aller au charme des longues conversations pendant lesquelles les esprits s'observent et les cœurs s'analysent. Voilà pourquoi je les fais courtes, brèves, insignifiantes.

— C'est peu flatteur.

— Peut-être éprouverais-je un certain orgueil à être distinguée par un artiste célèbre, et cela me

mènerait droit à une déception. Là où les autres ne sont que coquettes, j'aurais l'air d'être intrigante. C'est pourquoi je ne cherche pas à vous plaire, monsieur Maurice. Me le pardonnerez-vous ?

Et elle me tendit la main.

Je ne saurais définir ce que j'éprouvai en ce moment. J'étais à la fois démonté et très ému. L'excessive franchise est, dans certains cas, la suprême adresse.

— Pourquoi ne pas être ma sœur ? hasardai-je.

— Piège, dit-elle. Votre mère est aussi une sœur pour vous. Ce que vous n'oseriez confier à elle, oseriez-vous le dire à moi.

— Peut-être...

— Je n'en sollicite pas l'aveu, répondit-elle avec une vivacité alarmée qui me prouva que ma mère avait parlé.

— Vous cherchez à m'échapper de toutes les manières !

— Est-il donc décrété que je doive vous être quelque chose ?

Ma mère entra en ce moment.

Je retournai chez Marie par colère, je l'aimai avec colère, et tout dans nos relations fut monté au diapason d'une corde prête à se rompre.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

MOSAÏQUES ROSES

On annonce le mariage à Paris :

De M. Charles-Emmanuel-Thomas de Gessier, avec Mlle Marie-Félicité Leclerc de Pulligny, fille de Félix-Augustin Leclerc de Pulligny, propriétaire et maire à Ecos (Eure).

— On annonce d'Agen, le mariage de Mlle Thérèse de Saint-Exupéry, avec M. le comte Adhémar de Lusignan, de Poitiers, issu de Jean de Lusignan, baron de Couhé (1100). Zouave pontifical et décoré de la croix de Mentana, M. de Lusignan, après la prise de Rome, a fait comme officier, toujours sous les ordres de M. de Charrette, la campagne de la Loire.

Ce mariage sera célébré en octobre, dit-on, au château d'Arasse, près d'Agen ; il réunira une société d'élite, telle que semblent la faire espérer les illustres alliances de ces deux anciennes familles, dans la demeure des Godailh et des Sarrau, réparée par le baron de Laurrière Moncaut, père de Mme la marquise de Saint-Exupéry.

ARMES de la branche de Couhé-Lusignan, seule existante aujourd'hui : *Ecartelé d'or et d'azur, à*

quatre merlettes de l'un en l'autre; cimier : Une mellusine.

— Nous venons d'apprendre le mariage de M. Héroul de Carbonnel, vicomte de Canisy, lieutenant au 6e de hussards (château de la Paluelle, Saint-James, *Manche*), avec Mlle Marie de Tardif de Petiville (château de Fontenermont, Saint-Sever, *Calvados*).

Mlle Fargueil est en ce moment à Ostende, où elle vient de jouer avec son succès ordinaire les « Pattes de Mouche. » Elle reviendra à Paris dans les premiers jours de septembre pour les répétitions de « l'Oncle Sam, » dont la représentation vient d'être autorisée; les rôles sont ainsi distribués :

Samuel Tapplebot	Parade
Robert de Rochemort	Abel
Gyp	Saint-Germain
Francis Briot	Richard
Elliot	Goudry
Fairfax	Michel
Nathaniel	Colson
Ulysse Tapplebot	Lacroix
Mistriss Bellamy	Mmes Fargueil
Sarah	Bartet
Angela	Perrin
Betsy	Neveu
Lucrezia	Mélita

M. Carvalho vient d'envoyer quelqu'un à New-York pour prendre des renseignements sur le dernier tableau : « l'Élection de l'oncle Sam, » et rapporter tous les accessoires nécessaires à la mise en scène.

Les Bouffes-Parisiens feront leur réouverture le 1er septembre par la « Timbale d'argent, » avec les artistes de la création : Mmes Judic, Peschard et M. Edouard Georges. M. Homerville débutera dans la « Timbale » par le rôle du juge Raab.

Viennent de passer par Bagnoles-de-l'Orne, en villégiature :

Mme la comtesse de Tascher, du château de Boisrier, dans la Sarthe;

M. le comte d'Oilliansom, qui habite, tout près de Bagnoles, la jolie propriété le Lys de la Vallée;

M. le comte de Laferrière;

M. Arsène Houssaye;
M. Henry de Beauvoir;
M. Cordoën, fils de l'ancien avocat général.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE COURSES

1. Jupe de foulard croisé bleu à traine, garnie dans le bas d'un volant froncé devant et à plis creux derrière, surmonté d'un plissé de 20 centimètres bordé de soie blanche. Tunique de foulard rayé garnie d'un haut plissé de 15 centimètres, drapée devant en tablier et formant pouff derrière. Corsage à taille ronde, petite pèlerine ornée d'un plissé avec patte plissée au milieu et tombant sur la croupe en basque arrondie. Manches larges garnies d'un même plissé. Colletette Gabrielle.

Chapeau de paille relevé d'un côté avec couronne de fleurs en dessous. Touffe de fleurs et écharpe de gaze bleu complétant la garniture du chapeau.

Botines de chevreau glacé.

2. Jupe de faille marron dont la garniture se compose d'un volant froncé de 12 centimètres dans le bas, de six volants froncés en tablier devant, encadrés d'une ruche qui se continue sur un autre petit volant froncé de 12 centimètres. Tunique en tissu indien gris, liséré de faille marron. Ceinture, garniture du corsage et des manches également en faille marron. Colletette Médicis.

Chapeau de paille d'Italie, forme Watteau, relevé d'un côté par un bouquet de fleur des champs, torsade et nœud de ruban marron.

Botines mordorées.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE BRODERIES

N° 1. — Petite bande de tapisserie pour cordon de sonnette de 23 points. Les nuances sont fort belles (voir la légende près du n° 4)

N° 2. — Petite bande en drap rouge pour le porte-bijou (voir aux travaux).

N° 3. — Croquis du porte-bijou.

N° 4. — Carré en lacet anglais (voir aux travaux).

N° 5. — Pièce du milieu d'un bonnet d'enfant du premier âge, plumetis et œillets.

N° 6. — Pièce du côté.

N° 7. — Petite bordure en broderie Renaissance pour la garniture des manches et du haut du corsage de la petite robe d'enfant n° 12.

N° 8. — Col marin (moitié) pour bébé, application de nan-souk, même broderie que la robe d'enfant.

N° 9. — A. C., plumetis et point d'armes.

N° 10. — C. P., id.

N° 11. — C. M., plumetis.

N° 12. — Robe de bébé (voir aux travaux).

N° 13. — Quart de mouchoir, plumetis et point d'armes.

N° 14. — R. L., plumetis.

N° 15. — Rosace au crochet (voir aux travaux).

N° 16. — Col Renaissance à pointes rabattues.

N° 17. — Petite garniture pour lingerie d'enfant

Pour les articles non signés :

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Heider, 13.



Planche 1102^b

L'armée imp. du Cherche-Midi, 79

15 Aout 1873

La Gazette rose

Coiffures de Château

*Etoffes des Magasins du Louvre - Coiffures de M^{lle} Marie Bataillon - Robanset - Parure montée de la Glaneuse
 Chapellerie de M^{lle} De Bongars - Toque Espagnol dit Girafe en soie - Mouchoirs de Chayrou - Bijoux
 en cheveux de Marie Gueyton - Ceinture Régente de M^{lle} De Vertus d'oreilles - Foulards de l'Union des Indes
 Chaussures de la M^{lle} Souvenot - Eau des Fées de M^{lle} Sarah Felix - Parfums et Savons de toilette de la
 Maison Violet - fournisseur des Cours Étrangères.*

3, rue Rosini

GAZETTE